



HERR VON HOLLEBEN. Ambassadeur d'Allemagne aux Etats-Unis.

TEMPERATURE

Du 26 janvier 1900.

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (38, 46, 50, 50).

Bureau météorologique.

Washington, 26 janvier — Indications pour la Louisiane — Temps : pluie samedi et dimanche ; vents frais du nord-est.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Une soirée chez Léon Tolstoï — A Yassnaï-Polianna, Henry Lapanze. Villes Rentés. Autour de la Fève. La Légion d'Honneur. L'Idylle d'une heure. Supplices. L'Œil d'Or, feuilleton du dimanche. Les Lettres. Mondaines, chifon. L'Actualité, etc., etc.

LE SOCIALISME

—DE—

M. DEBS.

La conférence faite par M. Debs, un des grands "leaders" du socialisme américain, dans la salle du Washington Artillery, jeudi soir, devant un immense auditoire, a profondément ému la partie la plus intelligente de notre population. M. Debs avait pris pour texte de son discours, "le travail et la liberté". En France, où l'on est terriblement logique, on l'on ne s'arrête jamais à mi-chemin, où l'on va droit au but, on avait dit, avant lui, "le travail, c'est la liberté". Le mot est superbe; mais, malheureusement, les faits prou-

vent trop éloquentement que ce n'est là qu'un mot, et qu'il faut chercher ailleurs le remède aux maux qui travaillent la société actuelle.

M. Debs a, devant un auditoire surpris, dit le mot, ahuri, fait l'éloge des "trusts", des monopoles. Il a démontré, avec autant d'éloquence que de logique, que la coalition des capitaines produisait nécessairement, fatalement, une diminution dans les prix de la main-d'œuvre, par conséquent, dans les prix de vente, et qu'il en résultait naturellement une augmentation dans la consommation; d'où, une amélioration dans le bien-être des populations.

Toute la question est de savoir à qui profitera cette révolution, bienfaisante en principe, sinon dans ses conséquences ultérieures. M. Debs, l'imagination hantée par ses visions philanthropiques, y voit le triomphe des idées socialistes.

La centralisation de toutes les industries finira, dit-il, par tourner au profit du peuple, qui s'emparera des instruments de travail, lesquels deviendront le domaine de la communauté.

L'idée est juste assurément, et elle devrait servir de leçon à ceux qui travaillent avec autant d'aveuglement que d'ardeur au développement des monopoles; mais est-il bien sûr que les événements répondent aux espérances de M. Debs et de ses disciples? Ce n'est pas la première fois qu'il s'est formé dans le monde une grande aristocratie financière et financière. Celle qui vient de surgir depuis une quarantaine d'années, dans notre nouvelle république, n'atteindra probablement jamais les proportions de celle de l'ancien Rome, nous l'espérons bien; mais, si l'on en juge d'après tous les précédents, tout porte à croire que le jour où s'engagera la lutte entre le monopole, autrement dit le capital coalisé, et le travail, la victoire restera au monopole, parce qu'il aura en main, l'argent qui lui permettra de prolonger indéfiniment la lutte et de réduire finalement le travailleur à sa merci.

L'ancienne Rome nous offre un terrible exemple de ce que nous avançons. Ce n'est ni le courage, ni l'esprit de résistance qui ont manqué à la plèbe romaine; elle a pourtant fini par succomber, parce que, réduite à vivre au jour le jour, elle n'avait pas les ressources voulues pour attendre, et qu'il lui fallait, à tout prix, s'assurer pour elle et pour ses enfants le pain du lendemain.

Epouvantable alternative, que celle que nous offre M. Debs. Le monopole nous conduira-t-il au communisme par la victoire du prolétariat, ou à une gigantesque oligarchie, qui réduira les masses à l'état de clients, comme dans l'ancienne Rome? Toute la question est là.

Ce fut un délire dans l'Union. Le combat de locomotives se présentait à l'imagination du public comme quelque chose d'à la fois grandiose et bien moderne, tout à fait "yankee", tranchons le mot. Les hommes engagés pour ou contre chacun des "combattants" furent insensés.

Des gens, dont quelques-uns compétents venaient de fort loin examiner les deux machines, les fâter, les apprécier comme on le ferait de chevaux de course ou de coqs de combat.

C'étaient deux locomotives à grande vitesse, ayant été peu utilisées et qui se trouvaient donc parfaitement en forme pour fournir cette course suprême. Et les paris montaient toujours!!! Il y eut mieux: l'un des orga-

COMBAT

—DE—

Locomotives.

EXPOSITION.

Nous sommes décidément à une époque de sport à outrance. C'est sans doute l'approche de l'Exposition qui nous vaut les sensationnelles rencontres auxquelles on assiste, depuis quelques mois, les amateurs de l'extraordinaire.

Les courses à pied, le cyclisme, le foot-ball, l'automobilisme, l'hippisme sont parait-il, des spectacles un peu fades à la veille de la colossale manifestation de l'activité humaine que doit nous apporter cette année.

Après avoir matché l'homme contre l'homme, l'homme contre la bête, la bête contre la bête, on rêve de matcher la matière contre la matière.

Il s'agit d'un combat de locomotives. Fantastique, mais authentique!

L'idée n'est point nouvelle, et l'on assure qu'elle n'est point si bizarre qu'elle le paraît au premier abord. Elle a déjà cinq ans d'existence, et c'est à Bruxelles, en 1895, alors que l'on cherchait des "clous" pour l'Exposition de 1897, qu'elle fut lancée pour la première fois.

En Belgique, l'idée ne fit point fortune. Elle eut plus de succès dans un pays où l'étrange n'arrête pas; il s'agit de l'Amérique où, sans hésitation, on passa de la théorie à la pratique.

Les Américains, fidèles à leur esprit pratique, firent se battre deux locomotives. En d'autres termes, ils provoquèrent sous les yeux du public une terrible collision.

Les organisateurs lancèrent l'un contre l'autre deux véritables trains, à toute vitesse, sur la même voie, en les abandonnant à leur sort... "pour voir". Bien entendu ces trains étaient vides de voyageurs, et les locomotives veuves de leurs chauffeurs et de leurs mécaniciens.

Après tous les préparatifs techniques que comporte naturellement chaque manifestation de ce nouveau sport, deux Américains, MM. Fisher et Streeter, reprirent l'idée et tentèrent l'entreprise de cette colossale "attraction".

Ils préparèrent tout d'abord méthodiquement l'opinion en faisant autour de leur projet toute la réclame qu'il comportait. Bien qu'habités à plus d'une excentricité meurtrière, leurs compatriotes traitèrent longtemps cette affaire de "humbug" et ce ne fut que lorsque les préparatifs furent commencés, qu'ils y crurent enfin, et que la folie du pari se déchaîna auteur des heureux "managers".

Après tous les préparatifs techniques que comporte naturellement chaque manifestation de ce nouveau sport, deux Américains, MM. Fisher et Streeter, reprirent l'idée et tentèrent l'entreprise de cette colossale "attraction".

Le combat de locomotives, en Amérique, qui fut le plus célèbre eut lieu à l'occasion de l'élection du président MacKinley.

On se rappelle l'agitation extraordinaire et l'effervescence politique qui précédèrent cette élection faite tout entière sur une question d'étalon monétaire. Les Yankees ne laissèrent pas échapper cette occasion d'affaires, et ils lancèrent l'une contre l'autre deux locomotives baptisées des noms des deux candidats, le protectionniste Mac Kinley et le libre échangeiste Bryan.

Les deux trains se composaient chacun de trois voitures et se rencontrèrent à une vitesse de 35 milles à l'heure. Leur mise en contact eut lieu sur la ligne de l'Illinois Central. Elle fut accompagnée d'une formidable détonation due à l'explosion des chaudières.

Plus de vingt-cinq mille spectateurs y assistèrent. Les toits des maisons du voisinage étaient couverts de monde, et l'enthousiasme électoral — si bruyant et si tumultueux chez

nisateurs fut, dans les derniers jours, en proie aux continuelles obsessions d'un gentleman qui lui offrait la forte somme pour monter sur l'une des deux machines. Cela eût certainement corsé le spectacle, et dans de grosses proportions; mais, si Américain que l'on soit, on hésite à prendre une semblable responsabilité, et les propositions du gentleman furent obstinément refusées. Il se suicida le lendemain — de désespoir de n'avoir pu se suicider d'une autre façon.

Bref, le premier combat de locomotives eut lieu en Amérique, le 30 mai 1896, à Buckeye-Park, à 25 milles au sud de Columbus (O.), sur la ligne du Columbus-Hocking Valley and Toledo Railway, au milieu d'une foule extraordinaire, difficilement tenue à distance.

Les deux locomotives, attelées à un certain nombre de vieux wagons destinés à donner du poids à leur impulsion et à compléter l'illusion d'une collision véritable, furent placées à deux kilomètres l'une de l'autre.

A un signal chronométriquement donné, les ingénieurs ouvrirent au large, à l'aide d'une chaîne, la prise de vapeur, et les convois se mirent en marche l'un vers l'autre, à une vitesse qui dès le début, fut vertigineuse... La foule, tantôt houleuse et criarde, avait fait silence, et l'on n'entendait dans la campagne que le halètement des locomotives et le roulement des voitures...

Un fracas épouvantable se produisit au moment du choc. L'une des machines fut étreinte l'autre se dressa et terrassa pour ainsi dire son adversaire, tandis que les wagons volaient en pièces et grimpaient les uns sur les autres. Des chaudières éclatées, la fumée et la vapeur fusaient; les crépitements du bois qui casse et qui brûle, le bruit des débris s'écrasant les uns sur les autres, paraissaient le râle des deux malheureuses locomotives. Enfin, l'émotion se calma quelque peu, et le public put approcher sans péril, juger des effets et satisfaire à l'aise sa curiosité.

Le règlement des paris donna lieu à de grandes difficultés. On s'accorda pourtant à considérer comme victorieuse la machine qui avait terrassé l'autre, bien que les dégâts faits au train qu'elle conduisait fussent les plus importants.

Le succès qu'obtint cette première collision "par ordre" fut tel que les managers continuèrent à exploiter cette attraction nouvelle.

Le combat de locomotives, en Amérique, qui fut le plus célèbre eut lieu à l'occasion de l'élection du président MacKinley.

On se rappelle l'agitation extraordinaire et l'effervescence politique qui précédèrent cette élection faite tout entière sur une question d'étalon monétaire. Les Yankees ne laissèrent pas échapper cette occasion d'affaires, et ils lancèrent l'une contre l'autre deux locomotives baptisées des noms des deux candidats, le protectionniste Mac Kinley et le libre échangeiste Bryan.

Les deux trains se composaient chacun de trois voitures et se rencontrèrent à une vitesse de 35 milles à l'heure. Leur mise en contact eut lieu sur la ligne de l'Illinois Central. Elle fut accompagnée d'une formidable détonation due à l'explosion des chaudières.

Plus de vingt-cinq mille spectateurs y assistèrent. Les toits des maisons du voisinage étaient couverts de monde, et l'enthousiasme électoral — si bruyant et si tumultueux chez

les Transatlantiques — se donnait libre cours. Les poteaux télégraphiques, jusqu'à leur sommet, étaient envahis par des centaines de gamins.

Dans les débris des machines et des wagons, le feu se déclara, comme il fallait s'y attendre, mais il fut vite éteint, et la foule des spectateurs se précipita pour juger des résultats.

La locomotive Mac-Kinley était dans un si piteux état, ainsi que les wagons qu'elle avait remorqués, que l'ensemble ne ressemblait plus à rien. Bryan avait mieux résisté, et une acclamation formidable des partisans de ce candidat salua cette victoire.

Au dire des connaisseurs, elle avait pour cause ce fait que l'une des locomotives était une machine à marchandises, fort lourde et plus capable de supporter le choc de son adversaire, locomotive pour express submergée dans la carrière de la World's Fair de Chicago.

Quoi qu'il en soit, la joie des triomphateurs fut de courte durée, car, quelques heures plus tard, le véritable Mac Kinley écrivait, sérieusement cette fois, le véritable Bryan. — Le pronostic avait menti.

Ne devait-il pas venir à l'esprit de quiconque est un peu au courant des idées sportives de se dire qu'il faudrait mettre sous les yeux de notre vieux monde un semblable spectacle, dont l'intérêt dépasse assurément celui des corridas de toros, même agrémentées par la présence de quelque vieux lion!

Eurent-ils les Américains aient été seuls à contempler ces combats extraordinaires de la matière brute contre la matière brute — qui rappellent le fameux chapitre de la caronade dans le *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo?

Il y a là, d'ailleurs, non seulement un spectacle passionnant et terrifiant à la fois en lui-même, mais encore une série d'expériences possibles et nécessaires dont l'art de l'ingénieur doit fatalement faire son profit.

Dans les enquêtes auxquelles donnent lieu les catastrophes de chemin de fer, des débats et des controverses de la plus grande importance s'engagent toujours au sujet des conséquences immédiates et matérielles du choc, et les spécialistes savent bien qu'elle difficulté il y a à les déterminer avec une suffisante exactitude.

Il paraît qu'une telle manifestation se prête parfaitement à fournir les solutions des graves problèmes que se posent régulièrement nos ingénieurs, à la suite des accidents de chemin de fer.

Que ne s'amusaient-ils, entre deux accidents, pour charmer leurs loisirs et se documenter tout à la fois, à organiser sur quelque voie abandonnée une telle collision? Ils pourraient au besoin se mettre sur les machines pour se faire sur les responsabilités du mécanicien qui saute au moment psychologique une idée vécue.

Histoire d'une statue à Paris.

Quelques jours avant l'ouverture de l'Exposition, sera inaugurée à Paris, au milieu du carrefour formé par l'avenue d'Iéna les rues Pierre-Charron, de Longchamps et l'avenue du Trocadéro, une monumentale statue équestre du général Georges Washington.

Cette statue a son histoire; la voici telle que nous la conte M. Vignaud, le sympathique premier

secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis: — Il y a cinq ou six ans, dit-il, un comité de dames américaines se forma dans le but d'offrir à la Ville de Paris une statue équestre du célèbre général. Le gouvernement fut officiellement avisé de cette offre, et M. Hamont, le ministre des affaires étrangères d'alors, nous répondit aussitôt que la France serait fière de compter parmi ses monuments celui du général Washington, et que cette marque de sympathie de la part des dames américaines irait droit au cœur de tous les admirateurs de ce digne émule de La Fayette et de Rochambeau.

Puis, pendant longtemps, plusieurs années, nous n'entendîmes plus parler de rien quand, soudain, nous vîmes arriver à l'ambassade Mme Jones, femme d'un des sénateurs les plus influents des Etats-Unis, qui, déléguée par le comité, venait nous demander sur quelle place devait être érigée cette statue afin que, sans plus tarder, l'on pût entreprendre la construction du piédestal.

Le général Horace Porter écrivit alors dans ce sens à M. Bouvard et, le jour même, le directeur du service d'architecture nous fit savoir qu'après avoir étudié les plans de la Ville de Paris, et, en effet, quelques jours plus tard, on nous fixait l'emplacement du carrefour central de la place d'Iéna.

"Je crois pouvoir vous dire aussi que ces jours derniers le bureau du conseil municipal a adressé officiellement des remerciements au comité des dames américaines, qui non seulement offre à la Ville la statue de Washington, mais a pris également à sa charge tous les autres frais."

AMUSEMENTS.

CRESCENT THEATRE

"A Hot Old Time" a fait son temps: la pièce a obtenu un succès inattendu. C'est le tour de "Jack and the Beanstalk" qui fera fureur comme la bouffonnerie qui va disparaître, ce soir, de l'affiche. C'est une pièce extrêmement amusante, qui a remporté de grands succès dans presque toutes les grandes villes du nord et de l'ouest. A New York surtout elle a fait merveille et nous sommes convaincus qu'elle fera florès cette semaine au Crescent. Ce théâtre n'est-il pas accoutumé à des succès de ce genre?

GRAND OPERA HOUSE.

Toujours foule au Grand Opera House, pour assister aux représentations de "Cyrano de Bergerac", pièce admirablement interprétée par la troupe Baldwin-Melville.

Demain, dimanche, en matinée, changement complet de spectacle. On nous annonce la première de "Romany Rye", qui nous transporte en pleine Bohême. Mais nous devons faire observer que les artistes de première valeur. C'est M. Jack Wun Farnum qui doit jouer celui de Jack Hearn. Il y obtiendra un succès fou, comme dans "Cyrano de Bergerac".

THEATRE TULANE.

Demain soir, le Tulane lance dans l'opérette, et nous donne "A Runaway Girl", qui a tenu l'affiche toute une saison à New York. On y joue la comédie, on y chante, on y danse, on y fait entendre nos airs les plus populaires.

Il y a surtout un grand chœur de 50 chanteurs et chanteuses qui produisent un splendide effet.

Le Tulane compte sur un succès exceptionnel, cette semaine: il l'obtiendra à coup sûr.

THEATRE DE L'OPERA.

Il n'est question, en ville, que de l'énorme succès remporté, jeudi soir, par Salamambo — une des soirées les plus réussies qu'aient enregistrées les annales de notre théâtre français. Aussi, est-ce avec plaisir que nous annonçons, pour ce soir, la deuxième de cet opéra, le mieux monté, au double point de vue des exécutions et de la mise en scène, que l'on ait jamais vu à la Nouvelle-Orléans. Il y aura, ce soir, une foule d'élite à l'Opéra.

Demain, dimanche, en matinée, spectacle composé de La Cavalliera Rusticana, avec M. Ansaldo, Mme Clément et M. Layolle, et 20 La Navarraise, avec Mme Clément et MM. Gauthier, Zerys, Rossel et Salvator.

30 Le Ballet de la Poupée. Le soir, à 7 h. 3/4, le "Voyage en Chine", avec Mmes Berthel, Jarré, Arnal et MM. Salvator, Zerys, Darbrine, Moret, etc.

Mercredi, représentation extraordinaire — bénéfice de M. Bonnard, notre très sympathique ténor, avec Mme Madier de Montjan, dans le rôle principal.

Nous reviendrons sur ce sujet, d'ici à mercredi prochain.

L'ESPRIT DES AUTRES.

A la veille d'une réunion d'actionnaires: — Sans doute, le cas est épineux... Moi, à votre place, j'exposerais carrément la situation: vous aurez tous les honnêtes gens pour vous.

— Ça ne me fera pas une maigrité! — Charitables propos sur une visiteuse qui vient de sortir: — Quel singulier chapeau elle a!

— Et puis cette façon de le mettre sur les yeux... Il lui cache la moitié de la figure. — Oh! on en voit toujours assez!

DEPECHE

Télégraphiques

Les pertes des Boers.

Londres, 26 janvier. — Des dépêches spéciales de Durban annoncent que les pertes des Boers dans la bataille de dimanche dernier, sur la haute Tugela, ont été très fortes. Le général Warren a fait cent soixante prisonniers, et trent-trente Boers tués ont été trouvés dans une tranchée.

A Kimberley.

Pretoria, Transvaal, 24 janvier. — Les forces fédérales ont entrepris un fort bombardement de Kimberley. Le nouveau canon de la garnison a tiré à une portée de cinq milles, mais il est devenu hors d'usage après quelques coups.

Le détachement de deux cents hommes du Lancashire a fait une sortie sous le couvert d'un gros canon et d'un feu de mousqueterie des forts situés en face du lazaret du commando de Pretoria. Les Anglais se sont retirés après des pertes évidentes. Un Boer a été blessé.

Une forte canonnade a commencé ce matin, et elle continue.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

39 Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

DRUXIEME PARTIE.

LES EXPLOITS D'ANDRES

VI

SEQUESTREE.

(Suite.)

—Nenni! Je ne puis courir si gros risques, même avec la garantie de votre parole loyale, ma chère nièce. Aussi bien, il est

plus simple d'en terminer ici. Soyez gracieuse et raisonnable jusqu'au bout, prenez cette plume et signez.

—Non. —Ah! Ah! —Non! Car avec ces actes, supposés en bonne forme, il vous faudra plus de quinze jours pour arriver à faire argent des biens de M. de Bude et je ne veux pas rester prisonnière pendant quinze jours.

—Vous vous trompez. J'arriverai en moins de temps que cela.

—Je suis sûre du contraire. —Ah! oui, j'oubliais. Vous vous y connaissez, étant doctoresse!... Mais, ma chère enfant, il n'y a que le premier pas qui coûte, vous abrégerez les formalités en écrivant sous ma dictée des lettres bien pressantes à qui de droit.

—Et après? —Comment après? —Quand vous aurez satisfaction?...

—Nous vous reconduirons bien respectueusement à Brezollès et nous vous accablons de remerciements et de témoignages de reconnaissance.

Claire eut un léger pissement de sa lèvre supérieure, signe de dégoût.

—Bien ne me prouve que vous agirez ainsi. —Pardieu! Je vous l'assure formellement.

—Comment voulez-vous que je

croie à votre parole?... Vous ne croyez pas à la mienne.

—Je n'aurais aucun intérêt à vous garder.

—Qui sait! —Non, franchement. Ma sœur et moi, nous partirions dans l'Extrême-Orient et vous n'entendriez plus jamais parler de nous.

—Je ne vous crois pas. —Oh! oh! Prenez garde.... Et un éclair de colère brilla dans les yeux d'Andrés.

—Voyons, assez de paroles... Signez.

—Libre et chez moi. —C'est votre dernier mot? —Oui.

—Eh bien! Nous verrons cela, ma belle! Ah! Ah! vos tentatives de famille, vous êtes entée. Soit. Vous ne réussirez qu'à prolonger inutilement votre captivité.

Il ramassa rageusement ses feuilles timbrées, les roula et les remit dans sa poche. —Je dis inutilement, ma chère nièce, car vous céderez. Vous y serez contrainte... Et vous serez grettée amèrement vos vaines résistances, c'est moi qui vous le dis!

Allons, au revoir. Je vous trouverai peut-être plus raisonnable demain. Et le misérable se retira, couronné et profitant de sourdes menaces.

Claire restée seule demeura immobile, appuyée des deux

mains, sur le dossier du fauteuil dans lequel elle ne s'était pas assise, malgré l'invitation d'Andrés, et elle se prit à réfléchir longuement.

Point d'abattement, plus de désespérance: c'était la lutte, et l'âme combative de Claire de Bude redevenait elle-même.

Elle résisterait avec sang-froid; elle serait calme, irrédicible, et forcerait les misérables à accepter la solution avantageuse qu'elle avait proposée.

Quelques instants après le départ d'Andrés, Susurette entra portant le déjeuner de midi: une côtelette de mouton, des pommes de terre, un triangle de fromage, un flacon de vin et du pain.

La petite femme posa le plateau sur la table et, fixant sur Claire son œil rond, reluisant de méchanceté, elle s'adressa avec un geste suffisant et maladroït: —Mademoiselle est servie!...

Elle avait intentionnellement laissé la porte entrouverte, et Coupe-la-Peau, à son poste, pouvait facilement que le matin, satisfait de sa curiosité.

—Merci, madame, répondit Claire sans lever les yeux.

—Si mademoiselle, continua Susurette, veut se mettre à table, je m'en vais la servir du mieux que je pourrai....

—Inutile.... Je vous remercie.

re princesse qui m'a comme servante. Faudra pas m'en vouloir si ça va un peu de travers dans les commencements.

Claire comprit que la méchante créature cherchait à abuser de sa patience. Elle s'approcha et prit le morceau de pain posé sur la table.

—Remportez le reste.... Laissez-moi.

—Mademoiselle se condamne au pain sec et veut qu'on la laisse!... Ah! mais non, ce n'est pas comme ça que les choses doivent marcher.

Le patron a recommandé qu'on ait beaucoup d'égards pour mademoiselle, comme j'ai déjà en l'honneur de le lui dire... et là, dusque qu'ils seraient les égards si on laissait mademoiselle manger son pain sec debout!... Ça serait pas à faire!....

—En parlant du patron, continua Susurette bavarde et provocante, il avait une drôle de figure en sortant de vous rendre visite. Sans doute que mademoiselle n'aura pas été gentille avec lui!....

Faut faire attention, ma toute belle, car il n'est pas toujours commode le patron, et quand il veut quelque chose c'est comme s'il fallait. Ça finit toujours par venir....

Et comme, tout en jacsant, Susurette avançait vers la jeune fille et que celle-ci reculait au fur et à mesure pour éviter son contact, Claire se trouva adossée

au mur. —Vous ne répondez pas.... Vous me fuyez comme si j'avais la gale.... Ayez pas peur, on est aussi propre que vous, ma belle!....

C'est pas tout ça; moi, je tiens à vous servir à table — et mon rôle — et dans les règles encore. — Rendez moi ce pain là et venez vous assoir.

Vous ne bongez pas?... Vous ne dites rien?... Vous êtes donc devenue muette?

Allons, donnez-moi le pain et plus vite que ça.

Et la mauvaise créature avançait la main.

—Ne me touchez pas.... dit Claire d'un accent de prière.

—Pourquoi donc? Et ce que mademoiselle est le Bon Dieu, encore on y touche et on l'embrasse comme on veut, le Bon Dieu, le jour du vendredi saint.

Mademoiselle est plus haute, plus élevée en grade sans doute.... Maladie!....

Et Susurette chercha à s'emparer brutalement du pain que Claire tenait dans sa main élevée au-dessus de sa tête. La rageuse petite femme n'était pas assez grande pour l'atteindre et elle verdissait d'impatience et de colère.

Pour en finir, elle voulut prendre la jeune fille par ses vêtements et la forcer à courber sa taille.

Mais elle eut à peine esquissé son agression qu'elle se trouva

soulevée de terre et projetée au milieu de la chambre, sans qu'elle se rendit compte comment cela s'était fait, tellement le mouvement avait été rapide et léger.

Elle rebondit sur ses petites jambes après avoir tourné sur elle-même et, malgré elle, en une pirouette dont un clown eût été jaloux.

Pas de mal, seulement une secousse un peu brusque, mais dans! un effet de surprise intense et un développement de rage à faire frémir.

Elle ne criait pas. La stupeur lui coupait le sifflet. Mais verte, frémissante, les yeux tout noirs, elle ne se connaissait plus.

Coupe-la-Peau avait tout à fait passé à grosse tête rousse dans l'entre-bâillement de la porte et l'aventure semblait le rejouer au possible.

Susurette n'avait pas perdu de temps. Aussitôt qu'elle eut repris son aplomb, elle se précipita de nouveau sur la jeune fille, dans l'intention de se venger et de la griffer au visage.

Mais elle ne pouvait avoir raison de la force calme et intelligente de Claire de Bude, profondément humiliée de cette scène de haute violence, mais résolue à se faire respecter par les moyens dont elle disposait.

Lorsque l'agresseur Susurette eut été portée, elle s'éleva d'un